

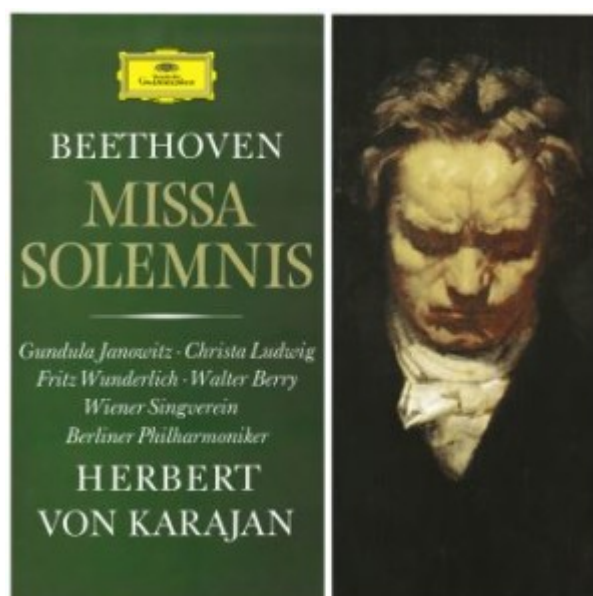
CD, réédition événement. BEETHOVEN : Misas Solemnis, KARAJAN, Berliner 1966 (1 cd DG Deutsche Grammophon)

CD, réédition événement. BEETHOVEN : Misas Solemnis, KARAJAN, Berliner 1966 (1 cd DG Deutsche Grammophon). Il existe déjà une version antérieure (1958) avec le Philharmonia Orchestra et déjà Christa Ludwig parmi les solistes (aux côtés de Gedda, Schwarzkopf, Zaccaria et les Wiener Singverein) audible ici :

<https://www.youtube.com/watch?v=5bI9-DTloKU>

La version réalisée à Berlin en 1966 avec les chers Berliner Philharmoniker affine encore la grande séduction formelle, les équilibres entre chœur, orchestre, solistes de cette cathédrale sonore au souffle inimitable. Karajan aussi criticable soit il par son côté hédoniste poli solaire reste indiscutable cependant par la ferveur impérieuse, une

atténuation fraternelle de la prière qu'adresse ici Beethoven à tous les hommes de bonne volonté. Entre appel à la fraternité générale – thème ultime et si cher à Ludwig qui inerve son opéra Fidelio et surtout le final de la 9è Symphonie, et la volonté de construire un monde neuf, Beethoven édifie une arche de réconciliation et de sublimation active, véritable machine de rédemption ; en témoigne le recueillement du Sanctus, suspendu, vrai cœur de la prière collective où les solistes agissent comme intercesseurs. Le plateau des chanteurs est superlatif, et la direction d'une

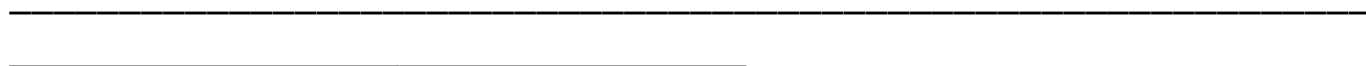


économie réelle, laissant respirer le tissu orchestral et choral, sachant surtout dessiner avec clarté chaque ligne tout en précisant son enjeu, au sein du cycle entier. Le maître mot de Beethoven est la compassion fraternelle : elle se déploie ici sans entrave avec propre au Karajan de l'après guerre, et l'esprit de reconstruction après la guerre qui s'y cristallise, une épaisseur parfois tendre qui sous tend toute la basilique symphonique. Le geste est sûr et la vision d'un recueillement profond : écouter ici la sidération pacificatrice du Benedictus, appel au désarmement total et à l'amour des autres, miraculeuse fontaine salvatrice qui console, rassure, exauce... comme l'adagio de la 9è. Remastérisée 24 BIT / 192 kHz, la lecture de 1966 réalisée à Berlin marque la carrure de l'immense chef salzbourgeois... qui ne cesse alors de conquérir la planète classique (à 58 ans). Un must absolu (avec la version de Klemperer le véritable maître avant Karajan, lui aussi directeur musical du Philharmonia, mort en 1973). Karajan se livre dans cette archive à connaître absolument : intériorité, passion, architecture.

LIRE aussi notre dossier BEETHOVEN 2020

DOSSIER BEETHOVEN 2020 : 250 ans de la naissance de Beethoven.

L'anniversaire du plus grand compositeur romantique (avec Berlioz puis Wagner évidemment) sera célébré tout au long de la saison 2020. Mettant en avant le génie de la forme symphonique, le chercheur et l'expérimentateur dans le cadre du Quatuor à cordes, sans omettre la puissance de son invention, dans le genre concertant : Concerto pour piano, pour violon, lieder et sonates pour piano, seul ou en dialogue avec violon, violoncelle... Le génie de Ludwig van Beethoven né en 1770, mort en 1827) accompagne et éblouit l'essor du premier romantisme, quand à Vienne se disperse l'héritage de Haydn (qui deviendra son maître fin 1792) et de Mozart, quand Schubert aussi s'intéresse mais si différemment aux genres symphonique et chambriste. Venu tard à la musique, génie tardif donc (n'ayant rien composé de très convaincant avant ses cantates écrites en 1790 à 20 ans), Beethoven, avant Wagner, incarne le profil de l'artiste messianique, venu sur terre tel un élu sachant transmettre un message spirituel à l'humanité. Le fait qu'il devienne sourd, accrédite davantage la figure du solitaire maudit, habité et rongé par son imagination créative. Pourtant l'homme sut par la puissance et la sincérité de son génie, par l'intelligence de son caractère pourtant peu facile, à séduire et cultiver les amitiés. Ses rencontres se montrent souvent décisives pour l'évolution de sa carrière et de sa reconnaissance. Pour souligner combien le génie de Beethoven est inclassable, singulier, CLASSIQUENEWS dresse le portrait de la vie de Beethoven (en 4 volets), puis distingue 4 épisodes de sa vie, particulièrement décisifs...



CD événement. CHOPIN : L'intégrale des MAZURKAS. Yves Henry, piano Pleyel 1837 (3 cd Soupir)

CD événement. CHOPIN : L'intégrale des MAZURKAS. Yves Henry, piano Pleyel 1837 (3 cd Soupir) – De sept 2018 à mai 2019, le pianiste Yves Henry enregistre à Croissy et en public toutes les Mazurkas de Chopin, le plus parisien et français des Polonais. Il en résulte cette intégrale des Mazurkas parvenues (soit 58 sur les 60 écrites entre 1825 et 1849) jouées sur un clavier historique Pleyel 1836 (conservé dans les collections de la ville de Croissy sur Seine).

Yves Henry dévoile de l'intérieur la matrice compositionnelle d'un Chopin, d'abord adolescent, très influencé par les danses polonaises traditionnelles qui sous le filtre de son génie expérimental et presque fantasque, deviennent dans chaque nouvelle mazurka, une cellule autonome ; chaque partition investie développe autant d'idées, mais dans un instantané intense, entre nervosité, langueur, caractère. L'ultime de 1849 est laissée inachevée (mais jouée dans la version du regretté Milosz Magin auquel le pianiste français rend hommage aussi). Le cycle entier a valeur de journal intime, proche des états d'âme et des



humeurs du compositeur pianiste, enclin à la rêverie, secrète parfois énergique et sanguine, comme à la contemplation à laquelle il confère des couleurs personnelles dans cette recherche de la résonance qui lui est spécifique. Le piano historique renforce cette étroite connivence entre la pensée qui cherche et ajuste selon son idéal, et la mécanique sonore du clavier, capable de lui répondre, avec cette finesse caractérisée du timbre où le bois domine.

Le jeu du pianiste s'est adapté à cette mécanique fragile et précise, offrant une subtile compréhension du jeu de bascule dans chaque Mazurka: détente et tension, énoncé et réponse, très précisément articulé : suspens d'un motif ascendant, puis reflux descendant (le modèle en est la célèbre Mazurka opus 7 n°1 de 1830, plage 13 du cd1). Ailleurs, la vitalité tournoyante qui semble parfois faire du surplace en une cogitation expérimentale emporte le flux qui semble improvisé (c'est le cas des Mazurkas de l'opus 17, 1, 2, 3, 4, de 1830 – 1833) ; interrogatif toujours, Chopin se laisse comme envoûter par le cycle de motifs qui se répètent à l'infini, comme un enfermement obsessionnel, volontaire et conscient : le travail inexorable de l'exil chez cet apatride, dépossédé de sa terre natale ?



Les 3 cd dévoilent un travail spécifique et attentionné sur la portée et les enjeux de chacune des mazurkas ainsi réinscrite dans une totalité qui fait sens. L'immersion est totale, servie aussi par un riche accompagnement éditorial : le livret analysant chacune des 58 Mazurkas ainsi réinvesties (passionnant texte de l'interprète). Si Chopin contredit Liszt dans ce rapport de l'intime qui écarte tout effet de brio virtuose propre aux salles de concert, cet enregistrement délivre dans une austérité poétique assumée, l'étonnante diversité du genre, mais dans un registre autre, personnel, viscéralement intime où chaque Mazurka revivifie un questionnement spécifique ; pas une qui ne se ressemble mais qui pourtant rappelle les autres. Le voyage est étonnant : il

s'inscrit autant dans l'esprit de superbe lié à la danse de bal que dans l'indicible d'une sensibilité qui murmure et renonce ; il renseigne mieux ce spleen chopinien, effet de la langueur et de l'exil, mais si subtilement chantant et donc bellinien. En s'appuyant sur un regard critique et cohérent, voici un **cycle majeur** qui plonge au cœur du chaudron chopinien.

CD, événement. CHOPIN : MAZURKAS, intégrale (48 Mazurkas, 1825 – 1849) – Yves Henry, piano Pleyel 1836 (3 cd Soupir). Enregistré au Château Chanorier, Croissy sur Seine, sept 2018 – avril 2019 / CLIC de classiquenews de février 2020. Documentaire et exhaustive, l'édition discographique dirigée par Yves Henry offre en bonus (cd III), plusieurs documents éloquentes dont une « Bourrée » notée par Chopin en Berry, 3 Mazurkas inédites ou méconnues (opus 41, 67, 68)...



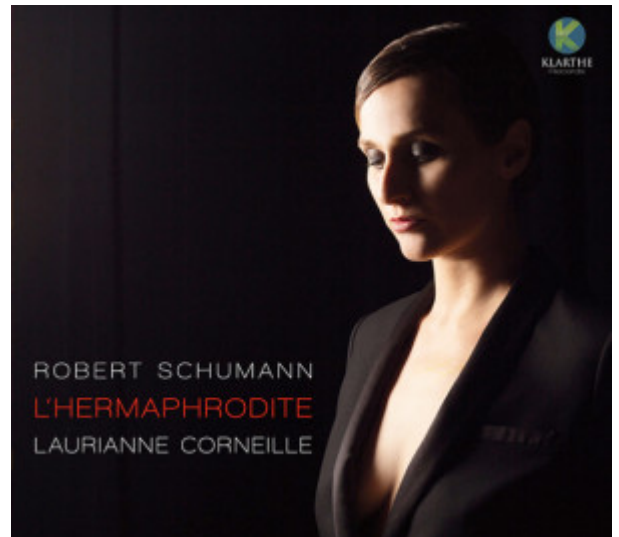
Chopin en 1835 (DR)

CD, critique. SCHUMANN : L'Hermaphrodite. Laurianne Corneille, piano (1 cd Klarthe records)

CD, critique. SCHUMANN :
L'Hermaphrodite. Laurianne
Corneille, piano (1 cd Klarthe
records) – On ne soulignera
jamais assez la fascination des
mondes doubles de Robert
Schumann, ses masques
jaillissants, à l'insolente
énergie dont la volubilité
versatile, changeante comme une
onde insaisissable, semble tout

synthétiser de la psyché humaine. Parce qu'il a choisi de
s'inscrire au cœur de ses contradictions mêmes, le piano de
Schumann semble offrir le miroir le plus complet de l'âme
humaine... Le présent programme en témoigne et s'intitulant
« L'Hermaphrodite », à la fois masculin et féminin, il éclaire
l'ambivalence captivante schumannienne / « doppelgänger »
(sosie / double); à la fois Eusébius et Florestan, telles deux
sensibilités non pas contradictoires mais complémentaires. A
l'interprète d'en comprendre les enjeux, manifester
l'activité, réaliser l'unité.

Sur les traces et dans les sillons de la pensée critique de
Roland Barthes (Rasch dont elle lit aussi un extrait en
bonus), la pianiste Laurianne Corneille exprime d'abord les
« coups » fragiles, ténus, passionnés du fougueux et sombre
Florestan, dans les Kreisleriana : « un corps qui bat » ; la
lutte de Robert contre lui-même ? , puis sait polir la courbe
moins explicite d'une première écoute ; celle de la douceur



d'Eusebius (sa tendresse calme et même énigmatique), conçue comme le négatif du tumulte premièrement décelé.

Les doubles réconciliés

Un cheminement qui nous conduit à la clé, sommet de cette libération émotionnelle qui va par étapes : le Widmung (chant de l'amour) et qui dévoile le 3^e terme de la trinité Schumanienne : « Raro », rébus amoureux qui fusionne ClaRA et RObert Schumann, l'un des rares couples parmi les plus légendaires de l'histoire de la musique. Ici, lumineuses et sincères, leurs deux âmes fusionnent. Widmung ici joué dans sa transcription pour piano seul de Liszt, ravive intacte, la magie du sentiment amoureux le plus pur, tout en se rapprochant de l'indicible nostalgie schubertienne.

Comme deux pôles fascinants, la pianiste aborde d'abord Les Chants de l'aube, une toute autre confession / contemplation personnelle, frappée par l'épaisseur grave de la maturité, élaborée quelques temps avant son suicide dans le Rhin.

Puis, miroir de la jeunesse de Robert, ses élans et sa déclaration d'amour pour Clara : les Kreisleriana ; ce sont moins les secousses chaotiques d'une pensée confuse, au bord de la folie (comme on le joue trop souvent, comme on les présente aussi systématiquement), que la manifestation éclatante d'un tempérament divers, pluriel, étonnamment riche qui a affronté la peur et le rêve ; les espoirs et la désillusion. Les 8 épisodes caressent l'intranquille et tenace activité schumanienne, comme une série de crépitements ardents, semés de coups et de chocs, physiques comme

cérébraux. Schumann a tout vécu, tout senti, tout mesuré. L'interprète embrasse le flux pianistique dans sa sauvage complexité sans jamais perdre son fil.

Comme leur aboutissement logique, Les Chants de l'aube en sont la réalisation finale, l'aveu du renoncement et de la mort. 5 sections conçues comme un lent mais inexorable effondrement progressif, énoncé comme un chant doux et liquide (le dernier en particulier, envisagé comme un océan qui se retire : « Im Anfange ruhiges... »).

En recueillant pour elle-même les disparités faussement confuses du chant schumanien, Laurianne Corneille trouve ce « fil d'or » qui unifie les directions, équilibre les tensions, enrichit toujours sa propre expérience intérieure ; voilà qui rend les œuvres de Schumann, révélatrices d'un cheminement, en rien instinctif et précipité, plutôt réfléchi et magistralement contrôlé, conscient et assumé. L'éprouvé, brisé, saisi est réunifié... voire « sublimé » selon l'esthétique japonaise du kintsugi, cet art qui répare les céramiques cassées et leur offre une nouvelle vie (cf la notice très personnelle qui accompagne le cd). Chez Schumann, ce voyage entre deux rives, devient bénéfique. A la fois, salvateur et réparateur. Lumineuse et intime réalisation.

CD, critique. SCHUMANN : L'Hermaphrodite. Kreisleriana, Les Chants de l'aube... Laurianne Corneille, piano (1 cd [Klarthe records](https://www.klarthe.com/index.php/fr/enregistrements/lhermaphrodite-detail) – enregistrement réalisé en fév 2019).

<https://www.klarthe.com/index.php/fr/enregistrements/lhermaphrodite-detail>

Robert Schumann

Gesänge der Frühe / Chants de l'aube, opus 133

« Kreisleriana » opus 16

Liebeslied aus Myrthen, opus 25 (transcription de Franz Liszt)

Laurianne Corneille, piano

CONCERT

Soirée Klarthe records

Lundi 2 mars 2020, PARIS, salle Colonne, 20h.

SCHUMANN par Laurianne Corneille, piano

BRAHMS : Florent Héau, clarinette et le Quatuor Voce.

Réservez vos places directement auprès de Klarthe :

<https://www.billetweb.fr/schumann-brahms-klarthe>

ROBERT SCHUMANN
L'HERMAPHRODITE
LAURIANNE CORNEILLE

ENTRETIEN avec Laurianne Corneille

ENTRETIEN avec Laurianne Corneille, à propos de son album **Schumann : "L'Hermaphrodite"** (1 cd Klarthe records). « *Doubles réconciliés* », c'est ainsi que notre rédacteur Hugo Papbst résumait la réussite du dernier album de la pianiste Laurianne Corneille, interprète des personnalités mêlées, complémentaires de Robert Schumann. A l'appui de sa critique développée, voici l'entretien que nous a réservé la pianiste pour laquelle l'écriture Schumanienne revêt des significations singulières et personnelles. Un engagement intime qui scelle la valeur de son regard sur Robert Schumann... Explications. [LIRE notre entretien avec Laurianne Corneille à propos de Robert Schumann](#)



Nina STEMME chante FIDELIO de BEETHOVEN



BRUXELLES, PARIS : FIDELIO, les 25, 27 fev 2020. L'année Beethoven a bel et bien commencé... En voici un premier temps fort, son unique opéra porté ici par un plateau suédois, couronné par la soprano wagnérienne **Nina Stemme** (détentrice du prix Birgit

Nilson 2018). S'il a composé plusieurs musiques de scène, Beethoven s'est concentré sur un seul opéra. Fidelio demeure son unique ouvrage lyrique. Célèbre et déjà estimé comme le prophète de la musique virile et moderne, Ludwig en écrit 3 versions. La première en 1805 comportait 3 actes, la deuxième en 1806 n'en comportait que 2. La troisième version créée le 23 mai 1814 à Vienne, a été représentée en France, à Paris à l'Odéon en 1825. Beethoven a mis au net ce qui ne lui semblait pas totalement achevé dans les versions précédentes. D'ailleurs, il n'était pas tout à fait prêt pour la première et il a continué à l'améliorer pour les dates suivantes. Les diverses ouvertures de Leonore fixent les avancées et modifications opérées version après version.

BEETHOVEN CONTRE LES TYRANS

Le succès n'a fait qu'augmenter au fur et à mesure des représentations. Révolutionnaire, Beethoven transmet dans cet opéra sa passion pour la liberté, au point d'assurer aujourd'hui à l'ouvrage, la valeur et le statut d'un mythe lyrique : Fidelio est devenu avec le temps, l'opéra de la liberté contre toutes les formes d'oppression et de pouvoir tyrannique. Comme l'hymne à la joie de Schiller, sublimé dans le finale de la 9^e symphonie est le manifeste pour l'avènement de la société fraternelle, un idéal supérieur toujours utopique.



Epouse admirable et d'un courage immense, Leonore incarne l'amour et la force. C'est la paix armée, prête à en découdre et ici, capable de changer de sexe et d'apparence, de devenir Fidelio pour libérer de sa prison son époux incarcéré, Florestan. Elle doit vaincre la barbarie des géoliers dont surtout l'infect Pizzaro, aidé de Rocco...

Temps forts de l'action : le monologue tragique de Florestan

dans l'obscurité de sa cellule (début du II), le duo d'amour entre Leonore / Fidelio et Florestan ensuite... le chœur de la liberté entonné par le peuple à la fin du drame.

Fin heureuse, les deux époux séparés se retrouvent et le prisonnier est libéré quand paraît le ministre Don Fernando, image du politique vertueux, inspiré par l'esprit des lumières. Du reste tout le final est porté par une irréprensible jubilation, victorieuse et lumineuse.

A Bruxelles, Bozar

Mardi 25 février 2020

version de concert

<https://www.bozar.be/fr/activities/150959-fidelio-semi-concert-ante-premiere-en-belgique>

Swedish Chamber Orchestra – Swedish Radio Choir – Thomas Dausgaard, direction – Nina Stemme, Leonore – Michael Weinius, Florestan – John Lundgren, Pizzaro – Malin Christensson, Marcellina – Johan Schinkler, Rocco – Karl Magnus Fredriksson, Don Fernando – Daniel Johannsen, Joaquin – Sam Brown, « mise en scène » – Bengt Gomér, décors, création lumières

A Paris, TCE
Jeudi 27 février 2020

version de concert

<https://www.theatrechampselysees.fr/la-saison/opera-en-concert-et-oratorio/fidelio>

Nina Stemme, Leonore
Michael Weinius, Florestan
Malin Christensson, Marzelline
John Lundgren, Don Pizarro
Karl-Magnus Fredriksson, Don Fernando
Johan Schinkler, Rocco
Daniel Johannsen, Jaquino
Thomas Dausgaard, direction
Swedish Chamber Orchestra
Swedish Radio Choir

Opéra chanté en allemand, surtitré en français et en anglais
– Présentation de l'opéra Fidelio de Beethoven sur le site du TCE / Paris :

La victoire de l'amour conjugal sur la tyrannie est le thème central de l'unique opéra de Beethoven, même si l'ouvrage connut une lente maturation avec une première version qui vit le jour sous le nom de Leonore, en l'honneur de son héroïne illustrant esprit de liberté et fidélité. Par sa forme, Fidelio appartient au genre du singspiel allemand dont la particularité est de faire alterner dialogues parlés (et non des récitatifs) et chant. Ici tout l'art de l'écriture pour orchestre du musicien s'y déploie avec majesté dès l'ouverture. Cet hymne à la liberté est également une partition redoutable pour les voix et une œuvre qui occupe aujourd'hui encore une place particulière par sa force et sa

dimension « féministe » et politique. Un rôle-titre écrasant ici incarné par l'immense Nina Stemme.
Diffusion ultérieure sur France Musique.

**CD événement, annonce.
VÍKINGUR ÓLAFSSON : Rameau /
Debussy (1 cd DG Deutsche
Grammophon). CLIC de
CLASSIQUENEWS – mars 2020.
Parution annoncée le 27 mars
2020.**

CD événement, annonce. VÍKINGUR ÓLAFSSON : Rameau / Debussy (1 cd DG Deutsche Grammophon).

Dans son déjà 3^è album chez DG Deutsche Grammophon, l'islandais virtuose Vikingur Ólafsson souligne la parenté filigranée entre Rameau et Debussy, une fraternité musicale voire un lien d'interchangeabilité... Leur « entente » magique était avérée : Debussy à la suite de Saint-

Saëns ou Fétis (au XIX^è) trouvant chez le Baroque, cet esprit français intact et pur, bienvenu dans le contexte franco français et antiallemand au début du XX^è. Rameau et ses suaves arabesques, aussi décoratives qu'intellectuelles comblait le goût alors le si difficile Monsieur croche alias Debussy. Comme le visuel l'indique, Ólafsson joue Debussy comme s'il en peignait l'art des harmonies diffuses, colorées, entrelacées. La couleur règne, suggestive, aux ouvertures et souffle atmosphérique (il n'est pas contemporain des dernières explorations impressionnistes... celle du Monet des Nymphéas pour rien) : Jardin sous la pluie, Des pas sur la neige, jusqu'à Ondine (Préludes, Livre II).



Vikingur Ólafsson : 3^{ème} album chez DG

**Rameau en futuriste,
Debussy néobaroque...**

« Je veux montrer Rameau comme un futuriste et souligner les racines profondes de Debussy dans le baroque français – et dans la musique de Rameau en particulier. L'idée est que l'auditeur oublie presque qui est qui, en écoutant l'album », précise le pianiste. L'interprète inspiré de Philip Glass et de JS Bach, renoue ici avec cette clarté incisive des grilles contrapuntique dont il déduit des séquences motoriques impressionnantes, au profit d'un Rameau soudainement électrisé de l'intérieur ; d'une mécanique aussi huilée qu'impeccablement millimétrée, Olafsson renforce l'énergie dansante des danses chez Rameau, son génie de la pulsion... qui passe aussi chez le Debussy des Children's corner (Sérénade for the Doll, The snow is dancing)... Mais tout prépare au panthéon poétique, magnifiquement sculpté des pièces du 4^e Concert avec L'indiscrète et La Rameau (autobiographie dont Olafsson restitue l'humour et l'autodérision).



Compléments à grande valeur onirique aussi, la pièce de son cru d'après Rameau « Arts and Hours » (dont l'immatérialité évanescence saisit, un rêve musical énoncé avec une pudeur énigmatique ; enfin, extrait des Images du Livre I, le très opportun « Hommage à Rameau ». Intelligent, pertinent sur le plan des enchaînements, magicien et volubile dans son jeu, Vikingur Olafsson célèbre la pensée musicale de deux immenses génies de la forme ; le pianiste islandais confirme sa digitalité experte dans ce 3^e cd DG très réussi. Pleine critique à venir fin mars, lors de la parution annoncée du cd Debussy / Rameau par **Vikingur Olafsson**, piano (1 cd DG **Deutsche Grammophon**).

CD événement, annonce. VÍKINGUR ÓLAFSSON : Rameau / Debussy (1 cd DG Deutsche Grammophon). CLIC de CLASSIQUENEWS – mars 2020.
Parution annoncée le 27 mars 2020.

VOIR

Víkingur Ólafsson – Glass: Étude No. 5

JS BACH

Bach: Organ Sonata No. 4, BWV 528: II. Andante [Adagio]
(Transcr. Stradal) / vidéo clip

JS BACH

Pianist Víkingur Ólafsson performs J.S. Bach's « Prelude & Fugue » in C minor, BWV 847 live from Harpa, Reykjavík

LIRE aussi : les critiques cd Vikingur OLAFSSON sur CLASSIQUENEWS :



CD, événement. JS BACH : Vikingur Olafsson, piano (1 cd DG Deutsche Grammophon, 2018). Depuis un an, l'écurie DG Deutsche Grammophon élargit la palette de ses talents, en accueillant le pianiste islandais Víkingur Ólafsson dont le précédent programme, premier et convaincant, était dédié à Philip Glass. L'interprète poursuit un parcours sans faute dans ce nouvel album, dédié à JS BACH dont il sélectionne Préludes et Fugues, originelles et transcriptions, certaines signées de sa main (air de la cantate « Widerstehe doch der Sünde ».)... Fragments très bien choisis du Clavier bien tempéré, mais aussi Sinfonia (au contrepoint redoutable), ... transcriptions historiques aussi signées Busoni, Rachmaninov, Ziloti... chaque séquence ainsi enchaînée, compose un tableau global d'une indéniable cohérence ; Olafsson précisant le génie multiforme d'un Bach, maître du développement aussi intense, expressif, caractérisé que court. C'est un « maître de l'histoire courte ». Ou du court métrage pourrions nous dire plus justement. Quelques exemples d'un parcours qui se fait voyage et traversée enchantés ? [Lire notre critique intégrale du cd JS BACH par Vikingur Olafsson](#)

CD, compte rendu critique. PHILIP GLASS :
Pianos works, oeuvres pour piano.
Vikingur Ólafson, piano (1 cd Deutsche

Grammophon). Le feu dans le GLASS...
Quasiment 1h20 de bonheur musical, en un
temps recomposé, dans ce flux qui se joue
des rythmes et des ruptures harmoniques
propre à créer cette temporalité
hypnotique dont Glass sait nous régaler

depuis près de 50 ans... L'islandais Vikingur Ólafsson a
sélectionné un cycle d'Études, extraites des deux Recueils
édités et validés par le compositeur au minimaliste richement
suggestif. Pour les 80 ans de Philip Glass, le pianiste
Ólafsson, diplômé de la Juilliard School de New York,
véritable icône de la modernité en Islande, créateur de bon
nombre de nouvelles œuvres, fondateur de son propre label
aussi, nous régale dans cette succession de climats aux
teintes subliminales, dans un toucher précis et clair,
miraculeusement sobre, qui nuance décisive, fait toute la part
à l'atténuation et la poésie sonore. C'est que le trentenaire
(32 ans en 2017) a travaillé avec Glass. Une sorte
d'adoubement officiel a été proclamé, soulignant la justesse
artistique qui sans cela, s'impose d'elle même, à travers ces
13 sections, dont le début et la fin sont repris de
« Opening » extraits de Glassworks (1981) et retravaillé dans
ce reprise final par Christian Badzura. [Lire notre critique
complète du récital PHILIP GLASS par VIKINGUR OLAFSSON](#)



CD, AMOUREUSE FLAMME :

Massenet, Gounod, Berlioz, Saint-Saëns...Karine Deshayes (1 cd Klarthe)

CD, AMOUREUSE FLAMME : Massenet, Gounod, Berlioz, Saint-  Saëns... Karine Deshayes (1 cd Klarthe) – « Amoureuse flamme » ces mots empruntés à Marguerite vont comme un gant à notre mezzo nationale **Karine Deshayes** dont le velouté chaud, noble et articulé s'affirme ici avec l'aplomb de diva souveraine. Et il en faut tant les héroïnes convoquées sont altières et passionnées : toutes amoureuses et racées. Cendrillon, Charlotte (Werther) de Massenet ; La reine de Saba et surtout Sapho (et sa lyre immortelle) de Gounod ; sans omettre Marguerite et son « ardente flamme » (La Damnation de Faust de Berlioz) la cantatrice publie ce programme réjouissant pour ne pas dire irrésistible chez [KLARTHE records](https://www.klarthe.com/). La soie sombre et cuivrée de son timbre en fait aujourd'hui par son style racée et naturel, sa prosodie parfaite, son élocution, une interprète taillée comme un diamant pour le beau chant romantique français. Les moyens techniques sur toute la tessiture sont idéalement maîtrisés et la cantatrice peut interpréter et incarner toutes les facettes de passionnantes héroïnes, dont les plus captivantes du grand opéra français : de Charlotte à Marguerite, de Rachel à la Reine de Saba... Cette Reine de Saba qu'hier une précédente diva mémorable et diseuse hors pair, la soprano Régine Crespin, savait aussi embraser et illuminer de son intelligence.

Dans le cas de sa cadette Deshayes (qui reçut une masterclass de son aînée), la transmission a été réelle et bénéfique, tant à tessitures différentes, les deux divas partagent la même équité, la même rayonnante clarté et la finesse d'intonation. L'articulation du français, sa caractérisation spécifique, le souci du texte avant la pure virtuosité et la beauté sonore distinguent aujourd'hui le chant de la diva française.

D'autant qu'aux airs connus, Karine Deshayes sait aussi défricher des perles écartées, restituant à la lumière... des bijoux injustement oubliés... comme La Juive d'Halévy (Rachel) ou particulièrement l'air de blessure secrète de Catherine d'Aragon de l'opéra Henri VIII de Saint-Saëns. La noblesse des grandes amoureuses aristocratiques voire royales lui va comme un gant.

Plus facétieuse encore, Karine Deshayes aborde ici Carmen, ses paroles célébriissimes : « L'amour est enfant de Bohème, il ne connaît pas de loi », mais chantées sur un air alternatif qui souligne la fraîcheur et l'insolence de la jeune gitane, dans l'esprit inédit d'une chanson à boire...

Distinguons dans cette galerie enivrante voire vertigineuse quelques profils particulièrement convaincants : D'abord sa **Cendrillon** (Massenet) : la tension extrême, l'effroi parfois panique défend le texte en une narration vive et affûtée ; le mezzo qui doit avoir l'agilité coloratura d'une Lakmé, exprime idéalement la détermination de Cendrillon, en femme forte. Belle justesse dans le chant et l'incarnation.

Puis sa **Catherine d'Aragon** (Henri VIII de Camille Saint-Saëns) pose l'épouse délaissée par son royal mari déjà envoûté par Anne Boleyn... C'est un air de nostalgie pour sa terre natale (l'Espagne), air de langueur macabre, où l'âme endolorie se laisse mourir, passive, en une mélodie sombre d'une douleur infinie, couleur de la dignité blessée : la diva fait surgir des couleurs fauves, celles d'une douleur interrogative, sans réponse.

Sa **Chimène** (Le Cid de Massenet) éclaire davantage les possibilités de la chanteuse tragique et noble, parfaite sœur du théâtre tragique classique de Racine ; le timbre sonne idéal pour ce dolorisme inquiet, intranquille, qui pleure son père. Semblable à Crespin, comme aux grandes divas qui ont marqué le chant français, Karine Deshayes subjuguée par l'élégance du style, l'économie des moyens.

Diva romantique et tragique

Deshayes au sommet

Se déploie enfin sa **Marguerite** (Damnation de Faust de Berlioz) dans laquelle la tessiture convient parfaitement au caractère du rôle : celui d'une amoureuse éperdue, pudique mais passionnée, saisie par une passion qui la dévore ; en réalité le double féminin de Berlioz, lui-même âme tourmentée capable de s'engager au delà de toute raison

Dans une déclamation digne et noble elle aussi et sereinement tragique, **Sapho** (Gounod) s'éclaire de l'intérieur, avant que la houle marine ne le recouvre de son linceuil... Gounod, spécialiste de l'amour fatal, maudit (avec Roméo et Juliette) imagine la poétesse inspirée qui fait vibrer sa harpe céleste comme Orphée, sa lyre enchanteresse. Noblesse, simplicité, couleur intérieure d'un cœur qui meurt et se répand (au son du doux hautbois) : tout dans la voix de Karine Deshayes resplendit telle une magnifique leçon de chant et de bon goût. Son dernier aigu comme une imprécation ultime, ressuscite la malédictions des grandes sorcières de l'opéra baroque.

D'une activité intérieure irrépressible, proche de Puccini, la **Charlotte** du Werther de Massenet fait entendre des couleurs bouleversantes ; grand rôle pour grande interprète. C'est peut-être là dans cette ligne cuivrée, souple, ondoyante, cette couleur naturellement élégante, une résurgence du style de Régine Crespin dont La Deshayes perpétue le chien comme la beauté sombre, mais avec un sens du texte ... moindre (c'est là son seul défaut, bien infime).

Deux airs de Charlotte qui montrent aussi quel fin psychologue Massenet demeure à l'opéra ; plus profond et juste que

décoratif et pompeux. Là encore, la voix de la mezzo française subjugué totalement : sa soie souple et caressante, capable d'harmonies sombres touche au cœur.

Pour Halévy, **Rachel** est une fille loyale : son air du II souligne la tendresse indéfectible de la fille obéissante, capable d'accepter le sacrifice que lui impose son père ; c'est la candeur et l'angélisme le plus souriant, sacrifiés outrageusement et cyniquement par un père. macchiavélique... Les couleurs de l'effroi, de la panique intérieure (« il va venir », exprimée par les cors lointains) sont idéalement exprimées entre pudeur et sincérité par une cantatrice qui trouve les accents justes de la pure innocence.

Quel saut avec l'air angélique qui précède, mais ici c'est l'air alternatif, moins connu, léger de **Carmen**, rafraîchissant, moins langoureux, suave et voluptueux que chanson à boire : le caractère et l'expressivité emporte cet air inédit.

Enfin **La Reine de Saba** de Gounod convoque air de sagesse amoureuse (« résigne toi mon cœur, oublie... »), d'admiration qui ménage la tessiture dans le médium dans un esprit de noblesse enveloppante. Vraie mezzo dramatique, agile aussi, aux aigus charnus et ronds, Karine Deshayes signe ici l'un de ses meilleurs albums discographiques. La beauté opulente du timbre éblouit et éclaire de l'intérieur chaque air.

Seule réserve, d'importance, la tenue de l'orchestre. Dommage qu'aux milles nuances de la diva, le chef Jean-François Verdier ne réponde pas avec cette même élégance et ce sens du scintillement intérieur. La direction est linéaire et confrontée à tant d'intelligence vocale, sonne lisse et sans guère d'implication. La seule performance et justesse de la diva suscitent évidemment **le CLIC de CLASSIQUENEWS**.



Cd événement, critique. Une amoureuse flamme :
Karine Deshayes, mezzo-soprano (Massenet, Gounod, Berlioz, Saint-Saëns... 1 cd KLARTHE records).
Parution nov 2019. PLUS d'infos sur le site de klarthe records :

<https://klarthe.com/index.php/fr/enregistrements/une-amoureuse-flamme-detail>

Programme du cd « Une amoureuse flamme »

Jules Massenet: Cendrillon, Acte III, « Enfin je suis ici... »
Cendrillon

Camille Saint-Saëns: Henry VIII, Acte IV, « Ô cruel souvenir »
Catherine d'Aragon

Jules Massenet: le Cid, Acte III, sc 1,; »>Hector Berlioz: La damnation de Faust, partie IV, sc 5, romance « d'Amour l'ardente flamme » Marguerite

Charles Gounod: Sapho, Acte III » « Où suis je ?...Ô ma lyre immortelle « » Sapho

Jules Massenet: Werther, prélude

Jules Massenet: Werther, Acte III – Air des lettres : » « Werther... Werther... Qui m'aurait dit la place... je vous écris de ma petite chambre » » Charlotte

Jules Massenet: Werther, Acte III, « Va, laisse couler mes larmes... » Charlotte

Fromental Halévy: La Juive, Acte II, « Il va venir et d'effroi... » Rachel

Georges Bizet: Carmen, » « L'Amour est enfant de Bohême » » (Air alternatif) Carmen

Charles Gounod: La Reine de Saba, Acte III « « Me voilà seule enfin... Plus grand, dans son obscurité » « Balkis

Karine Deshayes, mezzo-soprano

Orchestre Victor Hugo – Jean-François Verdier, direction

Renaud Delaigue chante Kaspar Förster



METZ, ce soir, 20h : Récital KASPAR FÖRSTER, Renaud Delaigue. La basse Renaud Delaigue revisite la virtuosité grave d'un répertoire perdu qui fit en son temps les délices de la Pologne baroque. **Les Traversées Baroques** organisent un récital fervent, ardent qui témoigne de l'exceptionnelle activité et inspiration musicale chèque, italienne, polonaise, germanique

où la question divine et la croyance s'incarnent dans la voix de basse (Merula, Monteverdi, Reina, Mielczewski, Cazzati, Tunder...). Un nom jaillit immédiatement celui de **Kaspar Förster**, chanteur vedette (et aussi compositeur pour lui-même) dont le grave profond et caverneux semblait au XVII^e ressusciter (d'après les témoignages dont celui de Mattheson) les vertiges de la prière la plus puissante et la plus sincère. « Sa voix sonnait comme une douce et plaisante basse

profonde dans la pièce, mais comme un trombone hors de la pièce. Il chantait depuis le la sous le do médium jusqu'au la trois octaves en dessous ».

Dans le cadre du [festival POLSKA](#), immersion dans la culture polonaise, [l'Arsenal de Metz](#) (salle de l'esplanade) à travers ce programme conçu par les musiciens des Traversées Baroques offre un voyage inédit où le chant captive et saisit.

METZ, Arsenal

Vendredi 24 janvier 2020

Renaud Delaigue / Les Traversées Baroques

Informations
Réservations

RESERVEZ VOTRE PLACE

<https://www.citemusicale-metz.fr/agenda/kaspar-forster-stylus-phantasticus>

Présentation du programme sur le site de l'ARSENAL DE METZ – la Cité Musicale METZ :

» *Devine-t-on, en entendant ces oeuvres méconnues, que le polonais Kaspar Förster était un chanteur-star de son époque ? Pour son grave périlleux, abyssal, où plonge le jeune Renaud Delaigue, admirable de limpidité. Pour les chausse-trappes de ses lignes vocales, que déjouent les trois autres solistes, phrasé agile, diction claire et fine. Intégrant orgue, cornet et viole de gambe, les Traversées Baroques font ainsi vivre*

des pièces injustement boudées, synthèse bluffante de la manière italienne et du fameux Stylus Phantasticus prisé en Europe du Nord. À musicien voyageur, baroque cosmopolite. »

VOIR le reportage vidéo KASPAR FÖRSTER / Renaud Delaigue,
basse...

https://www.youtube.com/watch?time_continue=104&v=0WjGsokRBxs&feature=emb_logo

**COMPTE-RENDU, critique,
concert. BERLIN, le 31 déc
2019. Concert du nouvel An :
Bernstein, Weill. Berliner
Philharmoniker. Kiril**

Petrenko

COMPTE-RENDU, critique, concert. BERLIN, le 31 déc 2019. Concert du nouvel An. Berliner Philharmoniker. Kiril Petrenko, direction. Pour ce 31 déc 2019, nous étions à la Philharmonie de Berlin, heureux de mesurer l'excellence artistique et la sensibilité hors normes du nouveau chef en titre du premier orchestre allemand : Kiril Petrenko. Outre ses dons lyriques (attestés jusqu'à Bayreuth dans un Ring demeuré à juste titre, mémorable), le maestro convainc dans la veine orchestrale, comme ce concert de gala l'atteste.

Direction vive, affûtée, imaginative de Petrenko, nouvel enchanteur du Philharmonique de Berlin



A Broadway, sa direction éblouit par sa... finesse. Une attention particulière au relief de chaque instrument. ET une sonorité d'ensemble jamais tendue ni sèche. La Philharmonie de Berlin éblouit d'un lustre régénéré grâce à la puissance et à l'intelligence expressive de son

nouveau directeur musical, Kiril Petrenko, dont la subtilité active fait feu de tout bois, car il détaille autant qu'il respire et saisit le sens et la transe rythmique des œuvres abordées. Pour ce gala de nouvel An, point de valse viennoises mais plutôt le mordant entre cabaret et music-hall, de Weill et Bernstein, sans omettre cette suavité d'un Gershwin ravé, grâce aux équilibres instrumentaux particulièrement réussis ici, idéalement ciselés par le maestro.

Avec la complicité de la soprano Diana Damrau en Maria de luxe, Kiril Petrenko sur les traces de l'enchanteur Bernstein (Danses Symphoniques de West Side Story) arrive à exprimer l'activité tendre et cette générosité amoureuse inscrite dans la partition, portée aussi par l'esprit d'une transe tragique. Dans le Weil qui suit, le chef époustoufle davantage encore par cette finesse instrumentale, une culture qui coule en ses multiples références : music hall (Broadway évidemment) mais aussi l'opérette viennoise, jusqu'à la délicatesse de Gershwin et Ravel, avec des pointes hongroises et tziganes dans le final échevelé. Entre lyrisme éperdu et cynisme affleurant, tant de scintillement millimétré et d'un raffinement expert ne s'entendent que rarement ; Petrenko se montre amoureux, allusif, d'une infinie sensibilité.

Presque final de charme avec le retour de la diva Diana Damrau (Send in the Clowns de Sondheim), après un solo de clarinette d'une exquise suavité, (puis Over the Rainbow, Le magicien d'Oz) ; ... mais pas sûr que ce répertoire convienne véritablement à la colorature de Damrau ; son émission semblait engorgée et serrée, d'un volume étroit, souvent couvert par l'orchestre.

La part du lion et la partie la plus méritante de cette soirée berlinoise sous les étoiles, reviennent à l'orchestre. Ce sont des instrumentistes berlinois qui électrisés par le chef, filent un ruban de soie symphonique d'un fini éblouissant, sachant calibrer sa projection détaillée et enveloppante.

Pour finir, Un Américain à Paris où la fièvre et la transe des Berliner s'accordent au souci de finesse d'un chef

miraculeusement magicien.

Le Philharmonique de Berlin a nous en sommes convaincus d'excellents jours devant lui grâce à l'inspiration et l'imagination d'un très grand maestro. A suivre.

LIVRE, événement, critique. BRUNO WALTER, un monde ailleurs (Notes de nuit)

✖ **LIVRE, événement, critique. BRUNO WALTER, un monde ailleurs (Notes de nuit).** Après un remarquable essai biographique sur Klemperer, l'éditeur Notes de Nuit édite en français une biographie du chef et compositeur Bruno Walter né à Berlin en 1876 rédigée à deux mains américaines, celles d'**Erik Ryding** et **Rebecca Pechsky**. Formé au Conservatoire Stern, Walter affirme très tôt un vrai talent de pianiste et découvre sa vocation de chef en écoutant Wagner: il ne sera jamais invité à Bayreuth (et pour cause la directrice Cosima étant ouvertement antisémite); mais la vocation est active et le jeune maestro n'a de cesse de diriger dès lors les orchestres, en particulier à Cologne, à peine âgé de 17 ans. Sa plus grande rencontre humaine reste celle de Mahler lui-même venu à Hambourg diriger sa Symphonie n°1 : le choc est total et Gustav Mahler, exigeant, jusqu'auboutiste, demandant et obtenant tout des instrumentistes, devient le modèle à suivre... Nourri et enrichi à cette source idéale, Walter évolue entre Vienne et Munich, juste avant l'effondrement de l'Empire Habsbourg ; favori de Mahler à Vienne (son « bras droit »), et

donc fervent défenseur des œuvres de son mentor (qui est aussi directeur de l'Opéra) : Walter, en fidèle des fidèles, crée à partir de 1912, à Vienne les 8^e puis 9^e symphonies, sans omettre le Chant de la terre (dans une version jamais reprise, pour deux voix masculines). Mais l'envol du maestro se réalise surtout à Munich dans la capitale bavaroise où il programme ce qu'il souhaite, avec une intelligence et une cohérence rares, certainement héritée de Mahler...

Le texte précise comment le chef passionné de culture allemande fut obligé de quitter l'Autriche et l'Allemagne nazifiée ; rejoint les USA, la côte newyorkaise et californienne (Los Angeles, Monterey), incarnant une certaine tradition de la direction, mesurée, détaillée... « mozartienne » : Wolfgang reste le compositeur qu'il sert le mieux (avec les œuvres de Mahler).

Les deux auteurs décrivent par le détail le quotidien d'une activité continue, celle du chef principalement ; nommé « generaldirektor » à Munich (1913-1915), où il défend Korngold et crée la première bavaroise de la Femme sans ombre de R Strauss (1919, avec Delia Reinhardt en Impératrice, soprano qui compta de plus en plus alors) ; aux USA à partir de 1923; puis emblème de la république berlinoise 1925 – 1929, aux côtés de Furtwängler ; nommé Kapellmeister au Gewandhaus de Leipzig (1929-1933) ; l'exil du chef célèbre nomade aux USA (1933 – 1936), un départ forcé hors d'Allemagne qui passe par Salzbourg où il dirige le premier Wagner dans l'histoire du festival fondé par R Strauss, Tristan und Isolde à l'été 1933. Entre New York et Los Angeles, de 1939 à 1947, Walter mène de front tous ses nouveaux défis américains... L'exilé rayonne par son charisme, sa force de travail, et ce sens de la finesse en tout. A partir des lettres de l'intéressé, des rapports critiques de la majorité des ses concerts, le texte rend vie à cet infatigable lettré, humaniste et fraternel, soucieux du sens profond des œuvres... plus humain que Toscanini, plus élégant que Furtwängler... en somme, la réincarnation du général Coriolan qui trouva hors de Rome, ... « un monde ailleurs ». Le sien, où se croise les plus grands interprètes, les

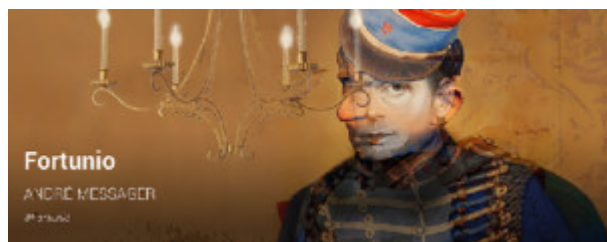
compositeurs du début du XX^e, de Korngold, R Strauss à Berg, Schönberg, Casella..., quelques chefs aussi, tenus à distance et rivaux, Furtwängler, Toscanini déjà cités, sans omettre Weingartner... Ainsi les éditions Notes de Nuit consacrent le 5^{ème} titre de leur collection, « La beauté du geste », à Bruno Walter (Berlin, 1876 – Beverly Hills, 1962). Le parcours force l'admiration et suscite l'intérêt du lecteur de page en page.

LIVRE événement, critique : Bruno Walter. Un monde ailleurs par Erik Ryding & Rebecca Pechefsky – Traduit de l'anglais (États-Unis) par Blandine Longre.



Format : 150 x 225 mm – 550 pages environ – éditions NOTES DE NUIT, collection « beauté du geste » – Prix : 25 € – SBN : 979-10-93176-16-1 ISSN : 2425-4029 – Parution : 21 novembre 2019 – CLIC de CLASSIQUENEWS décembre 2019

COMPTE-RENDU, critique, opéra. PARIS, Opéra-Comique, le 12 déc 2019. MESSAGER : FORTUNIO. Cyrille Dubois. Langrée / Podalydès...



COMPTE-RENDU, critique, opéra. PARIS, Opéra-Comique, le 12 déc 2019. MESSAGER : FORTUNIO. Cyrille Dubois. Langrée / Podalydès... Malgré la grève (et la pluie), battant le pavé parisien mais équipé de bonnes

chaussures, l'espoir d'assister à un Fortunio réussi, nous porte. En particulier s'agissant des voix car le spectacle lui, a déjà été créé ici même en 2009, il a 10 ans déjà. Rien à dire donc sur la (première alors) mise en scène à l'opéra de **Denis Podalydès** (décors d' Eric Ruf) : sobre, forte, jouant sur la gravitas rentrée d'un destin contrarié, sur l'étouffant huis-clos d'un drame bourgeois avec uniforme. Le mouvement des personnages et la direction d'acteurs revendique les choix de Podalydès, homme de théâtre avant tout et qui sait déplacer les profils, fixer des attitudes sans que jamais le chant ne s'en trouve minimisé. Le livret de Caillavet et Flers d'après Alfred de Musset (Le Chandelier) relève du drame bourgeois voire du vaudeville assez routinier (avec la chambre et son armoire) que rehaussent les costumes Belle-Époque de **Christian Lacroix**. La vérité des sentiments et des situations qui s'y révèlent d'une justesse absolue, touchent au cœur des pulsions et intentions de chaque protagoniste. L'analyse y est décapante et permet de distinguer ce qui relève du masque artificiel comme du désir premier, primitif, viscéral qui pilote chacun. Finalement dans un chassé croisé de figures superficielles, se détache la sincérité de Fortunio dont l'amour touche au cœur Jacqueline, l'infidèle, prétendue insouciance.

Superbe distribution pour la reprise de Fortunio



Habité autant que diseur, et d'une articulation qui colle parfaitement aux situations, **Cyrille Dubois** affirme son excellence parmi les meilleurs ténors français de l'heure : ils ne sont pas nombreux à un tel degré d'intelligibilité. Homme blessé mais digne dans son ineffable douleur à la quelle il sait proposer une incarnation à la fois tendre et naturelle. Avec ses couleurs romantiques évidentes, une gravitas comme filigranée qui rappelle en particulier dans les actes III et IV, le tragique noir de Werther de Massenet que le chef Messenger a beaucoup dirigé. D'autant que la Jacqueline de la soprano, cristalline elle aussi, **Anne-Catherine Gillet**, beauté courtisée par tous, fait surgir peu à peu et tout en subtilité cette attraction magique qui l'aimante à Fortunio. La cantatrice et actrice articule, habite, incarne, colorant chaque mot avec une attention juste, exemplaire. Nous l'avons remarqué à l'Opéra de Tours en Juliette dans Roméo et Juliette de Gounod : même intensité ardente, même angélisme grave, un naturel qui éblouit par sa sincérité. Jean-Sébastien Bou, en

partenaire idéal, fait un impeccable capitaine Clavaroché : avisé, inspiré, déterminé sans arrogance ni supériorité. Il connaît son personnage, celui de l'amant sûr de lui, un rien conquérant, d'autant mieux qu'il assurait cette partie dès la création de 2009.

Tel un Don Pasquale maladroit, finalement attendrissant, le mari trompé, incarné par **Franck Leguérinel** affirme aussi une évidente crédibilité. Comme le Landry, séducteur et en verve de **Philippe-Nicolas Martin**. Comme ses partenaires, son profil offre un contrepoint marquant à la profondeur solitaire du personnage de Fortunio.

Aux nuances dramatiques et scéniques des chanteurs, tous impeccables acteurs, répond la finesse de l'orchestre sur instruments anciens, l'**Orchestre des champs élysées** fondé par Philippe Herreweghe : de la légèreté digne de l'opérette façon Paris, et du wagnérisme dans les résonances plus ambivalentes des sentiments de Jacqueline pour Fortunio et vice versa... De sorte qu'on ne saurait écouter meilleur Messenger, ainsi révélé à nouveau dans ses accents intimistes, ses troubles expressifs qui fusionnent chant et théâtre.



COMPTE-RENDU, critique, opéra. PARIS, Opéra-Comique, le 12 déc 2019. MESSAGER : FORTUNIO.

Cyrille Dubois, Fortunio

Franck Leguérinel, Maître André (le mari trompé)

Anne-Catherine Gillet, Jacqueline (l'épouse infidèle)

Jean-Sébastien Bou, Clavar Roche (l'amant)

Philippe-Nicolas Martin, Landry

Thomas Dear, Lieutenant de Verbois

Aliénor Feix, Madelon

Luc Bertin-Hugault, Maître Subtil

Pierre Derhet, Lieutenant d'Azincourt

Geoffroy Buffière, Guillaume

Stéphanie Daniel, Lumières

Chœur Les Eléments

Orchestre des Champs-Élysées

Louis Langrée, Direction

Denis Podalydès, Metteur en scène

Illustrations : © Stefan BRION
